6e ANNÉE, N° 500. — MARDI, 29 AVRIL 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal *A Galata*.

Dans les villes du Littoral, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie*.

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... un an, 8 piastres.
6 mois, 4 »

Provinces et Etranger un an, 9 »
6 mois, 5 »

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

AVIS.

MM. les souscripteurs au Journal de Constantinople, *dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler, s'ils ne veulent pas éprouver d'interruption dans l'envoi de cette feuille.*

MM. les abonnés de Galata et de Constantinople sont priés de faire connaître à l'Administration du Journal *leur adresse exacte à Péra, afin que la distribution du Journal, lorsqu'elle tombe un jour de* fête ou de dimanche, *ne souffre aucun retard.*

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 29 Avril.

—

FEZ-HANÉ.

(Suite).

Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de la fondation de *Fez-Hané* et de l'introduction des premières machines dans cette manufacture; nous retracerons, dans cet article, la seconde période de cet établissement, lorsque la vapeur et des machines perfectionnées ont permis de donner à la fabrication l'extension qu'elle a aujourd'hui.

Dans le principe, les premiers métiers établis étaient mûs par des manèges attelés de chevaux, mais, quelque temps après, voyant la grande économie produite par ces machines, on dut songer à améliorer le système moteur. On substitua, en conséquence, aux chevaux une machine à vapeur qui nécessita l'emploi d'un ingénieur-mécanicien, M. David Langlans, dont les talens devaient être si utiles pour atteindre le but de la réorganisation de la fabrique. En effet, la nouvelle machine à vapeur, de 26 chevaux de force, devait donner le mouvement non seulement aux métiers anciens, mais encore aux nouveaux, dont le système perfectionné était essayé à Fez-Hanié, ou plus tard, établi en grand, il a remplacé celui des anciens métiers.

On voulait aussi commencer une fabrique de draps, afin d'utiliser le surplus de force de la machine à vapeur. On fit donc venir d'Europe un assortiment complet de machines pour pouvoir faire 30 à 40 mille pics de draps par an, ainsi que les hommes du métier nécessaires à faire travailler ces nouvelles machines et à apprendre aux ouvriers du pays à s'en servir. Cela réussit et, en peu de temps, les ouvriers indigènes furent mis au fait et remplacèrent avantageusement et à bien meilleur marché les ouvriers européens. Il ne resta donc d'européens à Fez-Hanéque M. Bouillanne, directeur des machines et des filatures, et M. D. Langlans, mécanicien anglais. Ce dernier est encore attaché à l'établissement, car, dans une fabrique de l'importance du Fez-Hané, on ne pourrait se passer, pas plus qu'on ne se passe, en Europe, dans tous les grands établissements industriels, d'un homme de l'art, dont les connaissances sont indispensables pour réparer les machines qui se dérangent, en monter de nouvelles au besoin, veiller enfin à ce qu'aucun accident ne puisse arriver par l'usage de ces machines.

M. Bouillanne qu'on avait employé, dès l'introduction à Fez-Hané des métiers à filer, resta pendant trois ans au service de la fabrique. Il apprit à des hommes du pays à les faire fonctionner, et partit à la fin de son engagement, non sans avoir reçu de ses chefs des témoignages de leur satisfaction, tant pour les bons services rendus au Fez-Hané, que pour sa conduite irréprochable. Plus tard, lorsqu'on eut besoin d'un nouveau directeur de machines pour installer les nouveaux métiers à filer tant pour les bonnets que pour les draps, on le réengagea au service de la fabrique. Il est parvenu, par une constance et une habileté dignes d'éloges, à former quelques personnes du pays, qui pourront le remplacer bientôt et lui permettre de rentrer en France. On est ainsi parvenu à avoir, tant pour la fabrication des bonnets que pour celle des draps, des maîtres indigènes qui font, en ce moment, marcher le Fez-Hané, de sorte que tout travail se fait aujourd'hui dans la fabrique de S. M. I. par ses propres sujets et on a réussi, sur ce point essentiel, à remplir les vues éclairées du Sultan qui s'intéresse à l'avancement de l'éducation manufacturière des ouvriers du pays.

Nous sommes heureux de pouvoir aujourd'hui constater un fait qui a été maintes fois contesté. On dit que l'Empire ottoman a peu ou point d'industrie, on va même jusqu'à affirmer que le pays ne pourra jamais parvenir à suffire aux premiers besoins de ses populations. Nous avons récemment répondu à cette assertion peu bienveillante, et tous ceux qui s'intéressent à l'avenir de la Turquie verront avec plaisir, comme nous, que ces assertions, tant de fois avancées et démenties, sont réellement des assertions erronées. Lorsqu'une fabrique de l'importance de Fez-Hané marche seule par ses propres moyens, que tout le travail, soit manuel, soit de direction, se fait par des sujets de S. M. I., pourra-t-on encore répéter que l'industrie ne peut pas exister en Turquie. Nier ce fait existant, palpable, connu de tous, serait nier la vérité, et nous sommes certains qu'on ne pourra point nier la vérité de celui que nous venons de constater. Les résultats obtenus et que nous développerons dans le courant de cet article, prouveront suffisamment ce que nous avançons d'après des informations exactes que nous avons prises sur les lieux et dont nous garantissons l'exactitude.

Nous poursuivons le cours de nos observations.

Nous avons visité avec beaucoup d'intérêt les ateliers établis dans le Fez-Hanè et qui, dans le principe, devaient servir à refaire les petites pièces des machines, et à les réparer. On a plus tard donné plus d'extension aux travaux de ces ateliers. On est parvenu, à présent, à avoir un atelier de forge et un de tourneur, bien outillés, dans lesquels les ouvrages, les plus minimes comme les plus importants, sont exécutés sous la direction de M. Langlans. Cet ingénieur, mécanicien émérite, a réussi, de son côté, à former de bons maîtres et des ouvriers excellents qui réussissent tous les travaux dépendant de leurs métiers, aussi bien que s'ils étaient exécutés par des ouvriers européens sous la direction de contre-maîtres de leur pays.

Outre les ouvrages journaliers de la fabrique, les ateliers de Fez-Hanè rendent d'importants services dans un but d'économie et de promptitude d'exécution. Ainsi lorsque, en Europe, on invente quelque nouvelle machine ou quelque nouveau métier qui présente plus d'avantages que ceux employés jusqu'alors à Fez-Hanè, et dont l'adoption paraît profitable aux intérêts de la manufacture, on se borne à en faire venir un qu'on essaie et, après les modifications nécessaires pour l'adapter au genre de travail à exécuter, on fabrique les nouvelles machines dans les ateliers en question; cette innovation a prouvé jusqu'à présent une économie notable sur le prix des machines nécessaires à la fabrique, car elles reviennent à bien meilleur marché, faites ici, que si on les fesait venir d'Europe, et cependant l'exécution en est tout aussi soignée et les résultats de fabrication pareils.

Afin de préparer la laine servant à la fabrication des draps, casimirs, couvertures, etc., il y avait jusqu'à ces derniers temps trois assortiments de cardes à 3 métiers. On en a ajouté ces jours-ci un nouveau, ce qui fait en tout 4 assortiments ayant chacun une carde de 40 mèches. Il y a aussi 6 filatures pour filer les mèches, 4 à 200 broches l'une et 2 à 100. En tout, 6 filatures avec 1,000 broches en activité, spécialement pour les draps.

Un assortiment de cardes à 3 métiers donnant un fil très fin, puisqu'il doit servir à la confection des casimirs et étoffes de nouveautés, à la Jacquard, nécessite une filature de 300 broches, produisant un fil excessivement délié. Enfin pour les lisieres des draps, les couvertures de laine et autres tissus pour lesquels on emploie des laines ordinaires du pays, nous avons vu marcher un assortiment de cardes à 2 métiers pour faire les mèches, et une filature à 100 broches pour les filer.

En résumant donc ce qui précède, nous trouvons:

1000 broches pour les fils des draps,
300 » pour ceux des casimirs et nouveautés,
100 » pour filer les laines ordinaires pour couvertures, lisières, etc.

1400 broches en plein travail.

La fabrication des bonnets nécessite 5 assortiments de cardes, chacun de 3 métiers à 26 mèches. Il y a aussi 630 broches, mises en activité par 4 filatures, qui fournissent les fils nécessaires au tricotage en grande partie mécanique des bonnets. Tous ces metiers ont été successivement établis d'après les systèmes les plus récents. Au moyen de ces métiers, mis en mouvement par la machine à vapeur actuelle, on fabrique 300,000 bonnets par an, et on a pu réduire dernièrement le prix de ceux destinés au bazar, à 180 Piastres la douzaine, soit 15 piastres l'un, en toute première qualité et dont la laine mérinos est la matière première employée.

La fabrication annuelle des draps s'élève de 20 à 25 mille pics; toutes les opérations se font avec les machines les plus nouvelles en usage dans les manufactures analogues d'Europe, et à l'aide seul des ouvriers du pays, qui ont été instruits à Fez-Hanè par M. Bouillanne. Les qualités de ces draps ne laissent rien à désirer sous le rapport de la finesse, de la force et surtout de la solidité de la teinture. Cette dernière ne peut qu'être parfaite, puisque les laines mérinos très-fines qui sont employées exclusivement à cette fabrication, sont teintes au préalable, et puis cardées et filées. On ne fabrique rien de teint en pièce, pas plus qu'on ne souffre aucun mélange de coton ou d'autre matière étrangère dans la confection du drap.

Le ministre actuel de l'Hôtel des Monnaies, Chéfik bey, à qui est dévolue la haute direction du Fez-Hanè, ainsi que le contrôle des comptes, s'intéresse au plus haut point à la perfection des produits et à la prospérité générale de l'établissement. Voyant le profit considérable que donne cette fabrique, et désirant arriver à une nouvelle réduction des prix, qui fasse augmenter la consommation des bonnets, il a, sur la proposition que lui a faite le directeur des travaux, M. Ovanès Couyoumgian, demandé au Sultan la permission de substituer à la machine à vapeur existante un appareil ayant une force double. S. M. I., connaissant le bien que le Fez-Hanè fait au pays, en donnant du travail à une foule de femmes et d'ouvriers, a accordé l'autorisation demandée, et l'ordre impérial a été donné à M. Ovanès Couyoumgian de faire venir cette machine à vapeur avec tous ses accessoires. Le nouvel appareil pourra être placé et mis en activité dans 7 à 8 mois.

Nous terminerons, dans le numéro suivant, la publication des notes que nous avons recueillies sur Fez-Hanè, et nous y joindrons les réflexions qui nous ont été inspirées par l'état actuel de cette manufacture et les perfectionnemens qui y seront tout prochainement introduits.

—

Notre correspondant de Rhôdes nous écrit, en date du 18 avril, que les tremblements de terre continuent toujours dans cette île avec une extrême violence. Le 3 avril, à 5 heures du soir, ils ont commencé et n'ont pas cessé d'agiter l'île pendant les journées suivantes; du reste, ils n'ont causé aucun nouveau dommage. A Macri, où s'est rendu le contre-amiral Osman pacha, pour prendre connaissance des désastres que cette échelle et ses environs ont eu à subir, la journée du 3 a été signalée par les phénomènes les plus effrayans. La mer s'élevait de plusieurs mètres au-dessus de son niveau et inondait le rivage; les montagnes se fendaient dans toute leur longueur et s'écroulaient les unes sur les autres; d'énormes quartiers de roc, détachés violemment, roulaient à chaque instant dans la plaine avec un fracas épouvantable; la terre se crevassait et les pierres éclataient comme si l'on eût fait partir une mine creusée sous le sol. Les secousses sont une telle fréquence, qu'il est, ajoute notre correspondant, impossible d'en calculer le nombre; les plus violentes, et surtout celles qui ont lieu la nuit, sont précédées de détonations semblables à des coups de canon. L'atmosphère se charge de miasmes sulfureux qui empêchent de respirer. Osman pacha a été plusieurs fois témoin d'une éruption semi-volcanique sur le sommet d'une montagne située à peu de distance de Macri; il en sortait tantôt une épaisse fumée, tantôt une vapeur jaunâtre qui répandait aux alentours une odeur insupportable. Les habitans de la ville de Lévissy se trouvent maintenant dans la situation la plus déplorable: la ville est complétement détruite; il n'en reste plus pierre sur pierre; ce n'est plus à présent qu'un amas de ruines d'un aspect informe et où il est impossible de trouver un abri. Les pauvres habitans, poursuivis par le fléau destructeur, ne savent plus où planter leurs tentes; le sol manque sous leurs pas; ils n'osent bouger,

FEUILLETON.

—

THÉATRE ITALIEN-NAUM.

REPRISE DE

IL BARBIERE DI SIVIGLIA,

OPERA BUFFA EN DEUX ACTES,

DE MAESTRO ROSSINI.

Décidément, qu'on nous passe la comparaison et le calembour en faveur de leur justesse, on ne saurait mieux faire que d'assimiler notre cher théâtre à une vieille robe qui ne subsiste que par des reprises; reprise de la *Lucia*, reprise de la *Sonnambula*, reprise des *Puritani*, reprise d'*Attila*, seconde reprise des *Due Foscari*, du *Barbiere*: bâtons-nous d'ajouter que ce ne sont pas toutes des reprises perdues et que l'usure n'a pas usé en vain son fil et son temps à recoudre à sa tunique théâtrale ces morceaux d'étoffe de couleurs différentes, qui en font un habit d'arlequin.

Il y a deux ans, le Barbier, cet immortel enfant de Beaumarchais et de Rossini, faisait son apparition devant les banquettes vides de la salle italienne et regognait clopin-clopant les coulisses pour n'en plus sortir que cette année. — Salut, aimable Barbier, sois le bien-venu parmi nous, fils charmant de l'Andalousie, accorde ta mandoline et viens nous chanter, leste et pimpant, quelques-uns de tes joyeux refrains.

Leste et pimpant! avons-nous dit. — Le dirons-nous plus tard? Attendons.

Et toi, chère et belle Rosina, pauvre jeune fille enverrouillée dans la prison du gros et jaloux Bartholo, viens, coquette et légère, déployer sous nous yeux toutes les délicieuses ressources de ta ruse féminine.

Coquette et légère, avons-nous dit! — Attendons encore.

Ingénu Lindor, magnifique seigneur comte Almaviva, prends ta guitare et soupire la chanson amoureuse; prends ton sabre, cavalier, et chancelle sous le poids de ton aristocratique ivresse.

Quoi donc? avons-nous dit: aristocratique ivresse? — Nous en déciderons.

Bona sera, Signor Basilio, hypocrite fieffé, coquin qui n'as d'amour et de soupir que pour la fauve couleur des pièces sonnantes; nous t'avons bien nommé cette fois et nous ne retirerons rien de nos épithètes.

Don Bartholo, vous êtes bien vieux, bien cassé et bien impertinent de prétendre à la main de notre *Rosina*; fi du vieux barbon!

Grâces à cette savante exposition, semée de restrictions comme l'enfer est pavé de bonnes intentions, dit le proverbe, vous voilà, lecteurs, au fait de tous nos personnages, types immortels que deux révolutions n'ont pu détruire, a moins que ... mais ne parlons pas politique.

Vous retrouvez là la femme persécutée et forcée de triompher par la ruse, grâce à l'empire despotique que l'homme a pris sur elle et qui en fait d'elle non plus notre égale, mais notre esclave révoltée; voici l'aristocratie qui n'a eu que la peine de naître pour être ce qu'elle est; voici le peuple obligé de se mettre, malgré tout son esprit, toute son intelligence, au service d'un maître moins intelligent, qu'il sert en le méprisant jusqu'à ce que ..... ce diable de Beaumarchais aucune forcément à parler politique, et nous aimons peu en causer; voici la bourgeoisie aux étroites idées, et, pardieu, voici l'opéra-risie qui fut, est et sera ce tout temps, bravera toujours les révolutions et surnagera toujours au-dessus de toutes les mers, orageuses ou calmes, grâces à l'élasticité flottante qui forme son essence.

Nous préférons ne pas parler de la musique de Rossini, et cela pour deux raisons. La première, c'est que nous ne dirions jamais rien qui fût à la hauteur de cette œuvre admirable; la seconde, c'est qu'on peut résumer toute opinion à ce sujet par ces simples mots: on ne fera plus un second *Barbiere*. C'est triste à dire, mais que voulez-vous? Depuis que l'art est devenu marchandise et que les compositeurs se sont métamorphosés en débitants de notes, sur quoi peut-on compter? Ne parlons pas de la charmante comédie de Beaumarchais et de son non moins charmant commentateur, Rossini; ils ne pourraient nous inspirer que d'amères réflexions sur les tendances si peu nobles de la littérature actuelle et de l'art musical; et ces réflexions, bonnes à lire, en hiver, quand la bise souffle au dehors, les pieds sur les chenets et dans un moelleux fauteuil, ne sont plus de saison quand un soleil aux rayons dorés se substitue aux tisons enfumés. Parlons, et ceci est notre devoir, de l'exécution du *Barbiere*. Oh! oui, exécution! On l'a exécuté, là, sous nos yeux, comme un criminel en place de Grève, on l'a assassiné selon la formule, dans les règles de l'art, ce gai, ce spirituel *Figaro*; on nous l'a tué, et nous n'avons rien dit; on a massacré notre alerte Barbier, notre insouciant aventurier, et nous nous sommes là!

Ce qu'il fut à cette partition pétillante d'esprit et d'intentions comiques, ce n'est plus un ensemble satisfaisant d'agréables chanteurs; il lui faut encore d'intelligens acteurs, des comédiens de tact qui dépouillent leur individualité pour ne plus nous laisser voir qu'une vive et spirituelle et coquette jeune fille, qu'un garçon dégourdi et inventif, qu'un seigneur plein d'amour, de bonnes façons et d'argent, qu'un bourgeois bourru et débordant de bêtise et de jalousie, qu'un hypocrite suant la cafardise.

Mlle Penco est une prima donna dont la voix, pure, nette, limpide dans les notes élevées, possède la souplesse, la flexibilité si nécessaires à ce rôle de *Rosina*, qui commence par cette cavatine *una voce poco fa*, dont l'exécution exige des traits de force de vocalisation. Mlle Penco, nous le savons, peut les accomplir et les accomplit dans la cavatine; mais le rôle de *Rosina* est écrit pour mezzo soprano, et notre prima donna a une voix bien caractérisée de soprano, dont les notes basses ne produisent pas l'effet désiré dans les morceaux qui en réclament l'emploi, et ces morceaux sont nombreux. De plus, Mlle Penco ne nous semble pas avoir bien compris toute la finesse du caractère de son rôle. *Rosina*, nous le savons parfaitement, n'est pas une jeune fille innocente et naïve; ce n'est pas une Agnès, mais ce n'est pas non plus une Celimène; c'est tout bonnement une charmante enfant, née en Espagne, le pays des ardentes amours, amoureuse, par conséquent, d'un cavalier qu'elle connaît à peine et dont c'est éprise son imagination de recluse plutôt que son cœur. Forcée de lutter contre la jalousie inquiète de son tuteur, elle emploie, et c'est de bonne guerre, toutes les petites ruses de son arsenal de fille d'Ève, et, Dieu et l'amour aidant plutôt que toutes ces ruses, elle triomphe. Voilà les nuances que Mlle Penco devait saisir et Rosina, sous ses traits, est une gaillarde trop dégourdie, trop savante, qui gagne en intelligence de bien des choses ce qu'elle perd de naïveté et de grâce. Ainsi, pour ne citer qu'un fait, sont-elles de bon goût ces cornes que Rosina dresse, par derrière, au dessus de la perruque de son tuteur, lorsqu'elle le contrefait? Rendons, du reste, hommage à la vérité et déclarons que les cornes ont disparu à la seconde représentation. Ah! qu'elle était gracieuse et belle la touchante *Sinaide* de *Mosè*?

M. Corsi chante tout le rôle de *Figaro* avec une légèreté que nous voudrions retrouver dans son jeu; mais la faute en est moins à lui qu'à l'accident qui le fait encore baiter; il faut avoir le pied leste pour jouer le *Barbier*, il faut avoir la taille fine pour endosser cette veste brodée et devenue classique. Il est vrai, en revanche, que M. Corsi est tout-à-fait dans l'esprit de son rôle, lorsque le comte lui parle de son embonpoint et que notre barbier lui répond: que voulez, monseigneur, la misère! Enfin, à part cette allure sémillante que la jambe de M. Corsi ne lui permet pas de prendre, il nous représente un excellent Figaro et chante avec son goût si pur la cavatine *largo al facotum*, le duo *all'idea di quel metallo* et le trio du second acte *Ah! quel colpo inaspettato*.

M. Bozzetti ne manque pas de distinction sous l'habit (nous disons l'habit!) du comte Almaviva. Il vocalise très bien la délicieuse cavatine *Ecco il ridente*; mais la scène de l'ivresse qui demande un tact si éprouvé; car, enfin, un grand seigneur ne s'enivre pas comme un simple cavalier; il a bien faire, il n'attient pas à cette franche ivresse du peuple, et c'est Figaro qui le dit, l'ivresse du peuple, c'est la bonne! cette scène-là, disons-nous, il ne l'a comprend pas! M. Bozzetti oublie parfois qu'il est toujours comte et parfois qu'il est ivre.

M. Mitrovich est un excellent jésuite: qu'il ne s'offense pas de cette phrase; c'est un éloge. Après avoir si bien rendu la majestueuse figure de *Mosè*, il faut du talent pour se donner le *facies* anguleux de don Basilio et ses gestes tortueux. Le grand air de la *Calomnie* est chanté par notre basso avec verve et habilete.

Que voulez-vous que nous disions de M. Stefanone? Malgré une absence complète de voix, il a bien voulu se charger du rôle de Bartholo (Labiache jouait ce rôle à Paris). Remercions le de ses louables efforts, ainsi que Mme Mignani embouinée sous la coiffe *de dame Marcellin*.

Les décorations n'ont pas été changées et les costumes, quels costumes! n'ont pas été modifiés. — Tant pis!

L'orchestre marche bien sous l'habile commandement de M. Mariani. A ce propos, nous nous demandions, dans notre dernier feuilleton, qui pouvait avoir à se plaindre de notre chef d'orchestre? Et parbleu, Rossini, oui, Rossini qui se voit spolier, dans la scène de la leçon de musique, de la romance qu'il avait écrite, sans se douter qu'un quelqu'un y substituerait un jour un morceau de son crû, et ce morceau, a-t-il même le mérite de la nouveauté? Eh! non, non, nous le connaissions, nous l'avons entendu combien de fois, qui le sait? C'est la cabaletta finale de la *Linda* ajoutée, premier méfait, à la partition de Donizetti par M. Mariani et fourrée, second méfait, dans le *Barbier* de Rossini!

On nous dit à l'instant que M. Mariani a écrit, à Copenhague, cette cabaletta pour Mlle Penco qui s'en trouve être la légitime propriétaire: *Linda* n'était qu'une usurpatrice.

En résumé, grâces aux lazzi, quelquefois de bon goût, que les artistes semant dans cet opéra, le public rit chaque soir; puisqu'il rit, la cause est gagnée.

Ce que nous préférons au *Barbiere*, résumant notre opinion avec la plus entière franchise, non pas certes pour la manière, que Dieu nous garde d'un pareil blasphème, mais pour l'exécution, c'est la charmante soirée que M. Corsi nous a donnée hier pour son bénéfice. Le bénéficiaire a parfaitement chanté un acte du *Turguato Tasso* et le troisième acte des *Due Foscari*; Mlle Penco, si gracieuse dans *Robert le Diable*; Mlle Lotti, si pathétique dans les *Deux Foscari*; M. Mitrovich, si tragique dans l'œuvre de Meyerbeer; M. Bozzetti, chanteur plein de goût dans un morceau de *Roberto Devereux* qui dignement secondé leur camarade, M. Corsi, dont le public a jusqu'ici si bien apprécié le talent; car c'est, en vérité, un des meilleurs artistes, sinon le meilleur, de notre compagnie; aussi le théâtre, mais non le public, hélas! injuste parfois, qu'il nous permette de le lui dire, s'était-il mis en frais pour fêter le baryton qui a acquis, sous tous les rapports, tant de droits aux sympathies générales.

La saison théâtrale doit se prolonger d'une quinzaine de jours; sans doute, pendant ce temps, nous reverrons quelques-uns des opéras que nous avons déja entendus cette année: nous aurons alors occasion de revoir une dernière fois sur les artistes et de leur faire nos adieux. Nous aurons, sans doute, quelques jugemens à modifier, en ce sens qu'ils ne porteront plus sur l'exécution de tel ou tel opéra, mais sur l'ensemble des partitions inscrites, cette année, dans le répertoire; nous réunirons enfin les débats engagés entre les artistes et le public, et nous synthétiserons (pardon du mot) nos appréciations.

G. Nocera fils.